

Sorel, que je voulais observer, s'enfuit à tire-d'aile et ne tarde pas à disparaître.

\* \* \* \*

Avec la vision extérieure s'agrandit la contemplation intérieure. Ainsi emporté à cinq mille pieds d'altitude, j'ai le sentiment d'être ici fort peu de chose, et cependant, comme le héros de Corneille, plus que jamais

*"Je suis maître de moi comme de l'univers"*.

Les eaux paisibles de cette nouvelle rivière dont nous suivons un instant le cours et qui ne peut être que le Richelieu, s'en vont, selon leur destin, s'engloutir à jamais dans le courant du fleuve, dont la puissance est faite de l'apport de toutes ces rivières qui sacrifient leur beauté propre et même leur identité au bénéfice du plus grand, du plus fort, du survivant.

Ainsi s'écoulent nos existences, qui doivent, bon gré, mal gré, s'évanouir un jour dans l'Océan des forces inconnues, vers lequel nous pousse la Fatalité inexorable. Et la profonde pensée du frémissant Voltairre surgit à ma mémoire :

*"Atomes tourmentés sur cet amas de boue,  
Que la mort engloutit et dont le sort se joue,  
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,  
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux,  
Au sein de l'infini nous élançons notre être,  
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître"*.

Et de Vigny conclut à mon oreille :

*"A voir ce que l'on est sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse"*.

Aussi, nulle tristesse ne ternit mes méditations intimes. A quoi bon se livrer à l'angoisse de ne pouvoir percer prématurément l'ultime secret de l'existence, dont le rayonnement universel a ses lois absolues? Ne sont-elles pas, d'ailleurs, de mieux en mieux connues, ces lois de la nature qui seules ne varient point ni ne trompent, et dont la révélation s'enrichit sans arrêt, en se transmettant d'une génération à l'autre, grâce à la solidarité intellectuelle maintenue, au cours des siècles, souvent au prix de leur vie, par les courageux apôtres de la vérité scientifique? Et ma fierté, à moi, c'est de me sentir en union d'esprit et de cœur avec tous ceux qui, morts ou vivants, au fond de la couche inférieure de ce vaste océan aérien où je redescendrai bientôt, ont cherché leur voie en poursuivant, envers et contre tous, un but utile et humanitaire, tirant le plus qu'ils purent du peu qu'ils eurent.

C'est un des plus beaux moments de mon envolée. Ces pensées me viennent en contemplant de haut le panorama magnifique qui s'offre à moi et dont je jouis pleinement.

Plus que le pullman, plus que le salon le plus luxueux du plus riche transatlantique, l'avion vous donne l'impression d'une évasion prodigieuse de toutes les contrariétés de la vie.

\* \* \* \*

Quel est l'homme qui, sous l'emprise d'un tel spectacle extérieur et d'un si profond contentement intérieur, et se sentant en outre dans une sécurité absolue en plein champ d'azur, laisserait germer dans son âme le désir de redescendre chez les mortels? Hélas! on ne peut rester indéfiniment en contemplation. De seconde en seconde, ma pensée et mes sens, en même temps que l'avion, retombent vers la terre.

Montréal s'annonce au loin par des fumées pesantes encadrant les silhouettes estompées des nombreux gratte-ciel qui rompent la netteté de l'horizon. Cette masse grisâtre ressemble à un bloc de minerai où le métal natif renvoie par endroits des éclairs.

Les nombreux îlots qu'a semés l'île Sainte-Thérèse autour d'elle ont fait leur apparition sur le fleuve et se détachent de plus en plus les uns des autres. Surfaces flottantes, grises, vertes, jaunes, inondées de lumière et où l'on voit, çà et là, s'accrocher quelques cabanes et de pauvres petits champs.

Plusieurs voiles gonflées se promènent dans ce labyrinthe d'îlots qui ressemblent à des poissons morts à la dérive.

Tassé entre la blanche cicatrice d'un ruisseau et ces petits tapis jaunes que sont les champs de blé mûr ondulé par le vent, le village de Boucherville nous montre son visage rieur et opulent.

Notre char aérien a traversé dans sa longueur la plus grande partie de la forêt de Verchères et s'éloigne du Richelieu en effleurant le mont Saint-Bruno, dont la cime se couronne avec poésie de trois lacs endormis. C'est un chef de file : après lui, les monts Saint-Hilaire et Rougemont s'approchent de la mer comme un lourd troupeau de mammouths du royaume de Brobdingnag qui viendraient s'abreuver au fleuve.

Admirable toujours, cette vaste scène de la nature vers laquelle nous redescendons pour de bon! Quelle paix et quelle richesse au sein de ces champs de blé, d'avoine, d'orge, de seigle, de pommes de terre, ces prés de trèfles et de mil, ces pommiers rabougris et ployant sous le faix!

La part de chacun peut être parfois petite, mais tout homme courageux peut aujourd'hui se tailler une belle place au soleil et vivre libre. Et dire que des êtres humains, dédaignant ou ignorant ces splendeurs, s'évertuent à faire naître la guerre et l'injustice sur le sein d'une telle beauté féconde!

Je m'efforce, par réaction, de ne penser à rien, pour mieux voir objectivement les choses, car un nuage sur l'âme change et décolore un paysage beaucoup plus qu'un nuage sur l'horizon.

La terre revêt des formes de plus en plus définies, et les montagnes élèvent leurs sommets à mesure que nous approchons du sol.

C'est avec lenteur que nous nous abaissons. Notre oiseau devient-il paresseux ou si c'est à regret qu'il retourne à la terre, sur laquelle ses ailes sont si encombrantes et où il va perdre la gloire triomphante que l'homme lui avait prêtée?

Un coup d'oeil à ma montre me fait soupirer en moi-même : Déjà!

Je n'ai pas le temps de revenir de mon étonnement qu'apparaît, à peu de distance, le grand pylône de fer surmontée de la tour bigarée de pointes jaunes et noires, où s'amarra le R-100, et qui semble encore faire signe, de son bras levé vers le ciel, à quelqu'un qui viendra peut-être un jour...

(A suivre)